



**Philippe Grand**

Sur perception et paréiodolies  
(extraits de *20*, 2020 et *Plus avant*, 2022, inédits)

[...]

Hier j'ai coupé une agate.



(Pas aussi belle que celles qui figurent dans *Au cœur des pierres* (Fage éditions, 2020) mais ce n'est pas important. On le comprendra quand j'aurai retrouvé certain carnet perdu où j'évoquais le *retournement de la ressemblance*.)

[...]

Précisément le jour où je reçois <ma> paésine, retrouve le carnet cru perdu comme dit plus haut sous l'image retournée.

« On pourrait dire de tel ciel ou paysage marin, qu'il fait penser ou ressemble à la tranche d'une pierre ouverte par la scie. On pourrait – mais c'est toujours dans l'autre sens que ça fonctionne, et le petit qui évoque le grand. Comme si jouaient dans la ressemblance, indissociablement, une antériorité et un rapport de proportion, la première fille du second sans doute. Il faut *avoir vu* une *pietra paesina* évoquant une mer agitée et zébrée d'écume pour que la ressemblance puisse s'inverser, tandis que la reconnaissance de quelque étendue marine dans un cœur d'agate traversé d'une ligne horizontale ou d'un visage humain dans ses ocelles est immédiate.

Penser à une pierre en regardant les nuées est en quelque sorte interdit, comme si le grandiose pouvait être reconnu dans un détail mais le contraire non. »

(Ai toujours eu quelque difficulté avec la ou les figures retrouvées dans un caillou, un tronc, un nuage, avec ce *ça-ressemble-à*, ce *on-dirait-X*. Une face humaine pourra m'évoquer un nœud de planche, une vache une masse de vapeur... Ce n'est donc pas la ressemblance en soi, comme partage de formes, qui me pose problème voire répugne, mais le retour de la figure dont elle est le véhicule, et plus encore son énonciation, comme si l'on rejouait chaque fois avec elle une première fois universelle... En arriverais presque à souhaiter qu'une « cécité à l'aspect » (*Aspektblindheit*), pendant de la « remarque d'un aspect » (*Bemerken eines Aspekts*), s'installe chez les *paréidoliaques* (comme ils s'auto-proclament ; proposerais bien plutôt *paréidolâtres*) et qu'ils retombent du *voir comme* au *voir simple* (pour reprendre le *distinguo* que fait Wittgenstein).)

(Réfléchir sur le rapport de la *paréidolie* à la faculté extrêmement raffinée chez l'homme d'identifier les sentiments (peur, colère, indifférence etc.) aux expressions du visage, et par voie de conséquence aux « émoticônes ».)

*Let's feel free to grope.*

Je vois un paysage marin, un visage inquiet dans cette pierre.  
Je vois *comme* un paysage marin, *comme* un visage inquiet.  
Je sais bien que c'est une pierre, mais le paysage et le visage surgissent instantanément en même temps que je vois.

Voir une ressemblance à ce qui ressemble, cela se peut  
mais cela se peut-il dire ?

*Je vois une pierre dans ce paysage marin, dans ce visage inquiet.*

Assurément j'en vois des *paréidolies* ; elles abondent.  
Pas plus tard que ce matin au pieu : un œil me fixait depuis la couverture.  
Photographier ? Garder l'objet ? Ma tendance est à n'en rien faire  
(et pas seulement par fainéantise ou esprit pratique).

J'appuie sur « l'œil » de la couverture et voilà une couverture.  
Je regarde une couverture et lui dessine un œil en appuyant là ou là.  
(– Et pourquoi pas une bouche pendant que tu y es ? N'as-tu pas compris  
que l'intentionnalité est bannie en cette affaire ?)

Retourne la chose-qui-ressemble, et revoilà l'abstraction.  
Pourquoi oriente-t-on toujours l'image de façon à privilégier la figure ?  
Pourquoi toujours l'imposer à la vue haut-bas, interdire la découverte  
accidentelle de la figure (ex. l'apercevoir de loin dans un livre à l'envers ?)

*Quelque chose ressemble à quelque chose.*  
Propose la suppression du à : *Quelque chose ressemble quelque chose.*  
Retour au verbe transitif direct attesté vers 1100.  
Comme on dit : *Quelque chose semble être quelque chose.*  
On pourra ainsi dire : *Tel ciel ressemble telle pierre qui le ressemble.*  
*Tel ciel ressemblé par elle ressemble telle pierre.*  
On retrouverait une certaine réciprocité ou symétrie perdue, me semble-t-il,  
dans la grammaire de la ressemblance.  
Quelque chose dans ce qu'on voit fait penser à. Un aspect, une forme.  
Ce n'est pas la taille quand telle souche ressemble à un chat – mais la taille  
peut catalyser la ressemblance.  
Le vivant est-il un critère ? L'inanimé ferait-il plus souvent penser à du  
vivant que du vivant à de l'inanimé ?  
De l'inanimé ou du « vivant lent » (végétal) au « vivant vif » (animal)  
ça « fonctionne » bien (même *trop bien* pensé-je), mais de l'inanimé à  
l'inanimé aussi (agate/ciel)...

(Réfléchir au rapport vivant/figure.)

Le *voir comme* (*Sehen Als*) en appelle à un *semble-être* plutôt qu'à un *ressemble-à*, et même à un *est* plutôt qu'à un *semble-être* dans l'expression spontanée *c'est un visage, c'est un chat, c'est la mer...*

La ressemblance est là, mais en quelque sorte incluse, tacite, dissoute.

Mais cette phrase, en regardant le ciel : *C'est une pierre*  
?

W. associe « cécité à l'aspect » et « cécité à la signification [verbale] », mais le *comprendre comme* me semble bien plus rare que le *voir comme...*

Combien de fois la « signification secondaire » (en tant que « découverte de relations internes ») n'est pas perçue !

(Mais un distinguo *comprendre comme* / *comprendre* (simple) sur le modèle *voir comme* / *voir* (simple) a-t-il quelque pertinence ? Sous quelles conditions etc. ?)

[...]

## Vrac sur la perception

Que sait-on de ce que voit l'autre ?

(Ce qui sera dit du vu et de la vision *infra* aussi bien pourrait l'être de l'entendu et de l'audition.)

Le vu est découpé dans la perception par le langage.

*Ce* que je vois et *comment* je le vois ne sont pas dissociables.

« Comment vois-tu ce que tu vois ? »

Ce que tu vois de ce que tu vois, c'est *comment* qui le détermine.

À un certain stade du *comment*, le vu n'est simplement plus vu.

*Comment je vois* occupe l'espace entre le vu et le non vu.

En quoi ce que je vois ressemble ou est identique à ce que tu vois ?

Voir mal, c'est ne pas voir identiquement.

Si nous regardons N et que *je* vois M, nous ne voyons pas la même chose mais nous voyons tous les deux une lettre.

Imaginez, chez l'ophtalmologue, des optotypes face à vous (vous avez bien sûr vos lunettes correctrices sur le nez), ce dialogue :

« – Dites-moi ce que vous voyez ?

– Je vois la même chose que vous. »

Ne vous ferez-vous pas rabrouer ?

Imaginez, chez l'ophtalmologue, des optotypes face à vous (vous avez bien sûr vos lunettes correctrices sur le nez), ce dialogue :

« – Que voyez-vous sur la ligne du haut ?

– Je vois des lettres – et encore est-ce parce que plus bas je vois des lettres...

– Bon, des lettres, oui, mais encore (un peu de sérieux s'il vous plaît)...

– En deuxième peut-être un F. Au milieu X. (Mais si je n'avais pas appris à lire saurais-je le nom de ces barres obliques en croix ?)

– Oui, c'est bien X.

– Ce n'était donc pas F, vous-même ne voyez pas F, la lettre préférée de Gadda... Je ne peux mettre votre perception en doute car elle s'appuie sur la réalité de la lettre imprimée. Voyant F donc je me trompe, je vois une lettre mais trop mal pour la reconnaître. Serait-elle plus grosse que cela me deviendrait possible, et peut-être faire varier la luminosité suffirait-il – mais... »

Reconnaître un Mi, un Fa, comme on reconnaît un R ou un S : quel est l'équivalent, en matière d'audition, de l'acuité visuelle comme capacité de distinguer des formes ?

Deux variables dans le tableau d'optotypes : la grosseur de la lettre et son dessin. (On devrait pouvoir faire varier la luminosité, mais ce raffinement hélas n'est pas prévu...)

L'examen chez l'ORL est encore moins fin. Un audiogramme enregistre le niveau sonore et la fréquence du signal entendu mais il n'y a pas de véritables formes sonores à reconnaître, des formes susceptibles d'avoir été apprises, telles que les valeurs de l'échelle chromatique, ni concomitamment de mesure de leur différenciation.

Il n'y a pas de cette sorte de flou, un Mi plus identifiable plus fortement

émis, un La qui au contraire sonne plus juste à bas volume etc.  
L'identification, lors de l'examen standard de l'audition, n'est pas compliquée par la différence de forme comme elle l'est lors de la mesure de l'acuité visuelle. (Existe-t-il un test spécifique ? Me renseigner.)

... le fait que Wittgenstein apparente « au manque d'«oreille musicale» » ce qu'il conçoit comme « cécité à l'aspect » (voir *supra*).

Lien de l'examen ophtalmologique avec l'apprentissage de la lecture :  
qui ne sait pas lire verra une différence de forme entre N et M mais dire la différence suppose qu'on sache lire.  
(Certaines échelles d'optotypes semblent adaptées ; par exemple, pour les enfants, celle de Rossano. Enquêter sur les autres modèles.)  
Comment, privé de tout moyen d'expression, former une phrase avec *voir* étant impossible, peut-on être dit malvoyant ou bienvoyant ?

On ne pose guère la question « Comment tu penses ce que tu penses ? »

Pourquoi ne peut-on pas dire « je *pense mal* » comme on dit « je *vois mal* » ?  
Bien voir, c'est voir la même chose que l'autre, avec la même précision que lui. Telle identité n'existe pas dans le champ de la pensée – quand même on entend et même dit « Je pense la même chose que toi ».

Cette pensée-là ne discrimine pas un *bien pensé*.

« Je pense la même chose que toi » : n'est-ce pas un peu, quand on dit ça, comme si on en restait, en matière de vision, à la reconnaissance de la lettre comme lettre mais pas en tant que telle lettre particulière ?

(Le champ sémantique du mot *mal* varie donc selon le verbe et l'organe.)

Faites comme W., dites : « Imaginez quelque spécialiste devant vous auquel vous pouvez dire “je pense la même chose que vous”, puis imaginez les conditions de démonstration de ce que vous affirmez. »

[...]

« La vision de l'esprit ne commence à être perçante que quand celle des yeux commence à perdre en acuité. »

Platon, *Le Banquet*

« Les formes existent dans la nature comme des modèles ; les autres choses leur ressemblent et en sont des Imitations, et cette participation des choses aux formes n'est pas autre chose que la ressemblance des unes aux autres. »

Platon, *Parménide*

– Hé là-bas, Monsieur Platon ! J'ai trouvé au vingt-et-unième deux petits morceaux qu'on dit vous appartenir, et aimerais en discuter.

– [...]

– Comment ? Que dites-vous avec ces gestes ? Que ce n'est plus à vous ? Que vous n'avez pas écrit ça comme ça et qu'il faudrait que je m'adresse plutôt au traducteur ? Et que de toutes façons, comme moi à la vôtre, vous n'y pigez que couic à ma langue ?

Oui, je comprends bien. Pourriez-vous quand même essayer *with a kind of DeepL translator* de vous faire au moins une idée de mes commentaires ?

– [...]

– Comment ? Que vous êtes... que vous êtes *illectrone* ? *Illectrone* c'est bien ça, en sus de sourd ? OK OK, *pas de souci*... Les voici quand même.

A

- Une hydraulique : là ça augmente parce que là ça baisse, et ça monte et descend à proportion.
- Il faut moins bien voir pour que l'esprit « voit » mieux, comme si le bon fonctionnement de l'organe réel inhibait celui-là. Le déficit de la vision organique reverse ou transfère à l'esprit l'acuité, mais ce sont les choses dans leur ensemble et non pas les choses visibles qui le sollicitent, et cette capacité de l'esprit à mieux distinguer, on ne la nomme « vision » qu'en mémoire en quelque sorte du terrain d'où elle a glissé. La vision de l'esprit ne concerne précisément plus le visible. Ce n'est pas un relais pris ou une compensation sur un même plan.

## B

« Les formes existent dans la nature sous l'aspect de choses, qu'elles soient naturelles ou créées, et c'est cette participation de toutes les choses aux formes qui détermine la ressemblance des unes aux autres. »

« Les formes existent dans la nature, et toutes les choses naturelles que l'on y voit existent selon ces formes. Les autres choses, celles que l'on crée, existent de même et non moins selon elles. Les formes sont, pour les premières comme pour les secondes, moins des modèles dont toutes seraient des imitations, que des modes d'apparition, schèmes auxquels chaque chose doit d'être visible et qui occasionnent ressemblances et dissemblances entre les unes et les autres. »

Pierre brute et marbre du Bernin participent pareillement de l'Apparence et de la Forme, mais la première a précédé le faire humain, aussi peut-elle avoir pour celui qui arrive après, du fait de sa pré-existence, valeur et nom de modèle, mais qu'on l'entende alors au sens épistémologique tardif de système symbolique. Rodin emprunte la même voie que la nature dans la génération des formes, il marche dans ses pas bien plus qu'il n'imité. en janvier, les pièces remplacées à mesure qu'elles étaient pourries à mes yeux, un navire tout neuf, prêt pour la mer comme bouteille.)

[...]

Paréidolies au plafond  
de frisette second choix.  
Depuis le lit où allongé,  
nombreux nœuds nombreux yeux

(dessous, quelque veine à peine marquée prodigue l'indispensable  
ombre de nez ; une bouche est inutile)

mais, sans mes lunettes, yeux  
vibrants, comme si plusieurs expressions se disputaient la place,  
la bousculade empêchant qu'un visage prenne\*.

\* Je pense à ces lignes, dans *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* (chapitre "Les possédés"), où Oliver Sacks évoque une tourettienne qui prenait l'apparence de toutes les personnes qu'elles croisaient dans la rue puis, à l'écart, expulsaient à une vitesse vertigineuse les expressions qu'elles avait imitées, « énorme régurgitation mimétique » de toutes les personnes qui l'avaient « habitée » (50 en 10 secondes).

[...]

Allongé sur le dos à 13h30, ai joué (jeu oculaire mobilisant le cerveau, lequel dernièrement l'imagerie a donné intact – ??) à faire disparaître les détails du plafond de <frisette-à-paréidolies>\* à 3 mètres du lit.  
Résultat mitigé : ai effacé 2m<sup>2</sup>, mais très fugitivement (2 secondes, peut-être 1 seulement, soit le temps de vie de l'infusoire selon la page 33 de *Scènes de la vie d'un faune* d'Arno Schmidt (*Aus dem Leben eines Fauns*, 1953), infusoire (*Colpoda cucullus*, O. F. Müller, 1786) dont on voit en couverture du présent livre [Plus avant, 2022, inédit] diverses phases de reproduction et développement... (dessin de P. Lackerbauer (1823-1872))  
Pendant ce court instant un grand (80 cm) visage de garçonnet\*\*\* devenait – rien qu'un pan vide uniformément beigasse...

•

À propos du “garçonnet”.

L'écartement des yeux proportionne le visage entier, intégrant ici tel défaut de planche comme ombre de menton ou pavillon d'oreille.  
Les iris, puisqu'il s'agit ici d'eux plus que d'yeux, noirs, déterminent pour l'ensemble un éclaircissement particulier qui conditionne ce qui peut apparaître (la figure peut ainsi être sur-exposée ou sous-exposée, etc. alors bien sûr que le plafond lui-même est sombre).

\* Voir p. 75 de 20, et pour une reproduction\*\* p. 113 de *Notes à entendre et voir* (les deux étant inédits, je renvoie à mon site).

\*\* Reproduction du *plafond*. Si certaines paréidolies sont photographiables, d'autres ne le sont pour la raison que permises par un défaut de la vision. Le “garçonnet” du texte, personne ne le voit sur une image : il faut être très myope, avoir un trou dans la rétine de l'œil droit, et quitter ses lunettes. (J'ai fait passer le “test du plafond” à G. Verdict : ni gamin ni vieillard ni rien, aucun visage.)

(La reconnaissance d'une forme ou figure ne dépend pas seulement (dans les cas où elle ne va pas de soi “statistiquement”, cf. Rorschach) de la faculté “imageante” mais aussi de l'état des organes de perception.)

Je case ici un autre exemple de sujet non-photographiable.

Tant qu'il est « sous sortilège », un zombie n'apparaît pas sur une photographie de lui. Personne sur l'image, bien que le “sujet” ait été saisi plein-cadre. L'ethnologue Philippe Charlier en a fait le surprenant constat en Haïti en 2015, comme il le relate dans une enquête sur les « morts-vivants » publiée en 2018.

\*\*\* Identification à rebours de l'éprouvé lors d'un précédent allongement au même endroit (20, *idem*).



[...]

(Sur les paréidolies encore)

Je serais développeur, je concevrais un logiciel permettant d'en fabriquer, des paréidolies, de "paréidoliser" tel ou tel visage à sa guise.

– La perception d'une figure ou d'une forme dans l'agencement accidentel d'un matériau naturel me paraît comparable à la perception du sens dans un texte pensé.

– Ne vois-tu pas que, la notion d'"écrit naturel" étant logiquement fragile autant que celle de "paréidolie fabriquée", tu compares l'incomparable ?!

– Si, mais je le fais par le truchement d'une distinction, sens/figure, pondérée laquelle par un commun "cela produit *cela* en moi" – et la logique dépasse la logique.

•

On peut photographier un morceau de réel, pas ce que l'on perçoit de lui. (Je rêve de montrer à autrui une image, non pas de ce qu'il voit, du visible objectif, mais de ce que moi je vois, une image correspondant à comment je vois\*.)